



LE BREVET FRANÇAIS
DE LA POÉSIE GRUÉRIENNE

JEAN-PIERRE PYTHON ET SON ADAPTATION
DES *BUCOLICOS* DE VIRGILE

À première vue, Jean-Pierre Python passerait pour le moins français des poètes suisses. Né en 1744, originaire du village d'Arconciel, cet avocat fribourgeois plaide une cause originale à la fin du XVIII^e siècle: la défense du dialecte de la Gruyère. Plus encore que la cause, la manière est surprenante, puisque l'auteur choisit de traduire en gruérien une des œuvres les plus fameuses de la poésie latine qui, à travers dix poèmes bucoliques, célèbre les amours et les plaisirs des bergers dans la campagne italienne. Or, malgré l'usage du dialecte et la portée toute régionale de ce projet littéraire, les *Bucolicos* de Python trahissent peut-être mieux qu'aucune autre entreprise poétique de l'Ancien Régime le vif attrait de la littérature française dans les territoires qui formeront bientôt la Suisse romande¹.

LA GRUYÈRE, UNE CAMPAGNE ROMAINE

Recueil inachevé, les *Bucoliques de Virgile en dix églogues, traduites en vers héroïques et dialecte*

LE BREVET FRANÇAIS

gruérien, par un Poète Helvéto-Nuithonien, et dédiées à tous les Compatriotes, Amateurs de la Poésie et Protecteurs des Sciences et des Arts, dans leur titre traduit en français, commencent à paraître en 1788 «À Frubouarg in Suisse», chez l'imprimeur attitré du gouvernement cantonal Béat-Louis Piller. Comme on le déduit de la page de titre de cet in-octavo, l'ouvrage est publié progressivement, pièce après pièce : on peut y souscrire pour sept batz l'églogue, soit l'équivalent d'environ cinq livres de pain pour une vingtaine de pages de poésie. Parmi les rares exemplaires conservés jusqu'à aujourd'hui, les plus complets rassemblent une préface, des remarques phonétiques sur la prononciation du dialecte et six églogues traduites sur les dix qu'a composées Virgile. Chaque poème est précédé d'un argument en prose gruérienne qui donne des clés de lecture ; on trouve ensuite les vers latins de Virgile sur les pages de gauche et les vers dialectaux de Python en regard. L'ensemble forme cent dix pages qui se terminent avec l'argument de la septième églogue.

En traduisant le poète de Mantoue, l'avocat fribourgeois n'est pas toujours fidèle au texte de son modèle. D'abord, il l'amplifie considérablement : les églogues gruériennes comptent beaucoup plus de vers que les églogues latines. Ensuite, il glisse parfois des toponymes de sa région dans les descriptions de Virgile. Dans la première églogue, par exemple, il mentionne le ruisseau de la Neirivue («*Nèrívue*²»), situé dans la Haute-Gruyère, à côté du Tigre et de l'Euphrate ! Dans la seconde églogue, qu'il imagine récitée par un berger gruérien («*on Bergír Gruvèren*³»), c'est dans le Lac noir fribourgeois ou lac

Domène («*Iés d'Omeina*⁴») que Corydon sauve deux chevreaux, quoique le poème en question, inspiré de Théocrite, ait pour cadre... la Sicile. Ces rencontres poétiques entre la campagne suisse et les paysages de la littérature grecque et romaine n'ont rien d'étonnant à une époque où le pays, parcouru par de nombreux voyageurs, passe pour une nouvelle Arcadie : la nature pittoresque, la simplicité des mœurs, la tranquillité heureuse de la vie rurale sont des qualités que les contemporains accordent volontiers à la Suisse et qui évoquent l'âge d'or des pâtres antiques. Quelques années avant Python, le poète vaudois Philippe-Sirice Bridel recommandait à ses confrères francophones de suivre l'exemple du Zurichois Salomon Gessner, connu dans toute l'Europe pour ses *Idyllen* (1756) en allemand, et de rapatrier en Suisse l'inspiration bucolique des Anciens :

Si de notre destin nous sentons les douceurs,
Transmettons à nos vers le charme de nos cœurs,
Et ranimant chez nous Théocrite et Virgile,
Opposons le Léman aux ondes de Sicile⁵.

S'essayer à la poésie pastorale plutôt qu'à la poésie galante et spirituelle des Français, renouer avec le style naturel de l'Antiquité sans se compromettre dans une versification trop sophistiquée, c'est ce qu'on attend d'un poète suisse à l'époque de Python. Cependant, nous l'avons dit, le véritable enjeu des *Bucolicos* réside dans la promotion d'un idiome, le dialecte gruérien, qui n'a pas encore acquis ses lettres de noblesse littéraires. Pour ce faire, l'avocat fribourgeois déploie une stratégie à deux niveaux. D'une part, il assimile son dialecte à une langue de culture suffisamment riche pour rivaliser avec le français et

LE BREVET FRANÇAIS

le latin. D'autre part, il opte pour une approche de la traduction qui a déjà fait ses preuves en France à l'égard d'autres dialectes.

POÉSIE DIALECTALE, VERSIFICATION FRANÇAISE

La traduction de Python occupe une place discrète dans l'histoire littéraire de la Suisse. Au XIX^e siècle, Eusèbe-Henri Gaullieur, Philippe Godet et Virgile Rossel ne mentionnent qu'en passant cette «tentative curieuse, intéressante à plus d'un titre, mais qui n'ajoute rien au trésor de la littérature française en Suisse⁶». Hâtif, un tel jugement n'est jamais corrigé aux XX^e et XXI^e siècles par les spécialistes de la littérature romande. En revanche, les linguistes et les dialectologues ont très vite signalé le témoignage précieux que constituait cet effort d'écrire, dans un registre élevé, une langue populaire qu'on ne pratiquait presque exclusivement qu'à l'oral. Né dans un village vaudois proche de la Gruyère, Jacques-Louis Moratel republie en 1855 les *Bucolicos* en les accompagnant d'une traduction française, sur laquelle nous nous appuyerons ci-après, et d'un riche appareil de notes relatives au vocabulaire, à l'orthographe ou à la syntaxe de Python⁷. Toutes époques confondues, l'œuvre fribourgeoise reste aujourd'hui, selon les mots du dialectologue Andres Kristol, «la principale tentative littéraire d'«illustrer» la langue vernaculaire en Suisse romande⁸».

Cette illustration commence dès la préface («*Préface*»). Python définit le dialecte gruérien comme une langue héritée de ces «maîtres de l'univers» qu'étaient les Romains, et comme «un idiome

qui dérive les trois quarts du latin et le reste du grec et de l'hébreu, conséquemment des trois langues les plus savantes, les plus riches, les plus belles et les plus polies⁹». La langue de Virgile et d'Ovide, la langue de Théocrite et d'Homère et la langue de l'Ancien Testament donnent en effet, selon cette généalogie, un vernis de prestige et d'ancienneté au dialecte. Python veut «ressusciter» celui-ci, après «bientôt deux mille ans¹⁰» d'existence dans l'obscurité, en le couchant sur le papier d'un livre. Il considère son idiome comme l'égal du français: la clarté et la politesse qu'il lui attribue sont des qualités qu'on associe d'habitude, au XVIII^e siècle, à la langue de Voltaire. Difficile de ne pas lire, derrière ces propos conquérants, une velléité de résistance culturelle face à cette langue hégémonique qu'est le français, principal concurrent des dialectes francoprovençaux dans la Suisse occidentale. Ayant hérité de certaines fonctions traditionnellement attachées au latin, le français est devenu la langue de prédilection de l'élite sociale et des échanges savants en Europe, y compris en Suisse. Sa suprématie et son «universalité» ont été réaffirmées par l'écrivain Antoine de Rivarol quatre ans plus tôt dans un discours retentissant¹¹. L'universalité, Python estime que les langues y accèdent toutes: elles sont différentes les unes des autres, mais elles ont «des principes généraux et communs entre elles¹²» et chacune recèle son lot de «richesses», de «grâces» et de «beautés» («*retçhèhès, grahès, biautés*¹³»).

En vérité, Python francise passablement son gruérien et il emprunte au français les mots qui n'ont pas d'équivalent dialectal, si bien que le locuteur francophone peut décrypter assez facilement

LE BREVET FRANÇAIS

le sens du texte. Mais surtout, la poésie du Fribourgeois est calquée sur la versification française. À titre d'exemple, voici des vers de la seconde églogue et leur traduction :

*Dècoûhè laur troppís dins on botçallet sombro,
Sylvia & son Bergír gohont le fírec dè l'ombro :
Privá dè haus lisirs, & bravent la tçalaur,
Promeino per staus boús ma cuèsenta dolaur¹⁴.*

À côté de leurs troupeaux, dans un bosquet sombre,
Sylvie et son berger goûtent le frais de l'ombre.
Privé de ces loisirs, et bravant la chaleur,
Je promène par ces bois ma cuisante douleur¹⁵.

Le dialecte de Python se coule en effet dans le moule du vers français : moyennant l'élision de quelques syllabes non accentuées, il s'agit bien d'alexandrins à rimes plates, composés de deux hémistiches de six syllabes. Rien de plus traditionnel, dans la poésie française, que cette métrique scrupuleusement suivie¹⁶. C'est celle des tragédies, des épopées et de la plupart des longs poèmes. L'avocat d'Arconciel s'arrange même pour respecter l'alternance obligatoire entre les rimes masculines et les rimes féminines définies en français par un *e* muet à la dernière syllabe. En l'absence d'un tel phonème dans le dialecte, les rimes féminines de Python se terminent par un mot dont l'accent porte sur l'avant-dernière syllabe (*sombro* et *l'ombro*), tandis que les rimes masculines sont plus sonores (*tçalaur* et *dolaur*). Lorsqu'on traduit les *Bucolicos* en français, comme ci-dessus, on retrouve le plus souvent des rimes conformes aux règles de la versification classique.

PYTHON, UN POÈTE PROVINCIAL ?

Pour obtenir un brevet de légitimité littéraire, le « *Dialecte Gruvèren* » doit donc passer une épreuve de compatibilité avec le français et sa versification réputée contraignante. Autrement dit, Python vante moins les particularismes du gruérien que ses points de contact avec la langue dominante. En outre, le choix de reprendre les *Bucoliques* de Virgile ne s'explique pas seulement par l'adéquation entre l'univers pastoral de la poésie antique et le caractère champêtre de la Suisse. Pour les contemporains de Python, traduire le latin de Virgile constitue un moyen adéquat d'affirmer la richesse et la flexibilité d'une langue moderne. En 1770, après douze années de labeur, le poète Jacques Delille avait épaté toute la république des lettres par sa traduction en vers français des *Géorgiques*, le poème de Virgile consacré à l'agriculture¹⁷. Son tour de force semblait prouver que la langue française, dans l'habit noble du vers, soutenait son rang à côté des belles-lettres latines jusque dans la peinture d'un univers aride comme celui de la paysannerie. Il y avait une opportunité à saisir pour les poètes dialectaux et la ténacité de Python, qui s'est donné des « *peinès incroyables*¹⁸ » pour vaincre la difficulté d'une traduction en vers, est tributaire des succès de Delille.

Cependant, l'idée n'est pas neuve. En France comme en Italie, on publie des traductions et des imitations de Virgile en dialecte depuis longtemps. À la fin du XVII^e siècle, une version complète des

Bucoliques paraît à Agen, dans la langue de cette région. Déjà à cette date, l'auteur Guillaume Delprat dispose côte à côte les vers latins et les vers agenais « *per fa beire la fidelitat de la Traduction*¹⁹ ». Quoique Python n'ait probablement aucune connaissance de son lointain prédécesseur, les deux projets frappent par leur ressemblance. Plus proche du Fribourgeois, l'Aveyronnais Claude Peyrot publie en 1781 des *Géorgiques patoises* dans « l'idiome du Rouergue²⁰ », qui retracent le cours des saisons dans un parler de langue d'oc. Cette œuvre s'inspire moins de Virgile qu'elle ne s'inscrit dans la longue suite des imitations françaises d'un poème écossais, *The Seasons* (1730) de James Thomson²¹. Peyrot, plus ouvertement que Python, active des modèles francophones et il francise son dialecte pour être lisible à l'extérieur de sa région natale. Il sera d'ailleurs réédité, connu à Paris, lu à la cour et recensé dans un des principaux journaux littéraires, le *Mercur de France*²², attestant que les auteurs patoisants ne restent pas nécessairement cantonnés dans leur province. Les *Bucoliques* gruériennes circuleront moins loin que les *Géorgiques* occitanes : en 1790, elles trouveront quelques échos dans un périodique vaudois, le *Journal de Lausanne*²³ et, après la mort de l'auteur, dans l'*Helvetischer Almanach* imprimé à Zurich²⁴.

En dépit de sa diffusion presque insignifiante, la traduction de Python trouve sa place dans l'histoire des relations littéraires entre la Suisse et la France à la fin du XVIII^e siècle, particulièrement ambivalentes dans le domaine de la poésie. Depuis les années 1730, les Suisses d'expression française cultivent un sentiment d'exclusion par rapport aux milieux litté-

raires français, et notamment parisiens, où se décide le succès des œuvres et où se construit la renommée des poètes. En partie vérifiable, en partie fantasmé, ce rejet est fondé sur la prétendue grossièreté d'un peuple rural, indifférent aux plaisirs de l'esprit; il a un impact déterminant sur les choix littéraires et éditoriaux des auteurs qui tentent de s'illustrer dans le domaine de l'écriture en vers. Plusieurs options sont testées. Dans les pages du *Journal helvétique* (1732-1782), une publication mensuelle, le Genevois Jean-Baptiste Tollot et le Lausannois Gabriel Seigneux de Correvon développent une poésie rationnelle et morale, qui repose sur le bon sens et l'amour de la vertu, deux valeurs concordant avec l'image qu'on a des Suisses. Le même Seigneux de Correvon et son compatriote Philippe-Sirice Bridel donnent, respectivement en 1775 et 1782, des recueils de poésies estampillées « nationales »²⁵; les deux ouvrages tendent à confirmer que les belles-lettres sont pratiquées en Suisse et, en dépit des préjugés, que les territoires francophones de ce pays trouvent leur place dans la grande république des lettres. Par d'autres moyens, Samuel-Élisée Bridel, le frère de Philippe-Sirice, cherche lui aussi à combattre l'idée que les Suisses ne mériteraient aucune considération dans le champ de la poésie. Son premier recueil de vers, paru la même année que les *Bucolicos*, est placé sous le signe d'un cosmopolitisme européen censé prévaloir sur le caractère national²⁶. En d'autres termes, selon sa vision des échanges artistiques et savants, les différentes aires culturelles déteignent les unes sur les autres par leur influence mutuelle et constante, si bien que le critère de l'origine géographique n'est

LE BREVET FRANÇAIS

plus pertinent pour condamner *a priori* une œuvre littéraire.

Ainsi, au crépuscule de l'Ancien Régime, les poètes francophones de la Suisse ne forment pas un groupe cohérent : ils abordent le genre de la poésie selon plusieurs approches et ils ne prennent pas la même position face au problème de la reconnaissance littéraire dans leur patrie ou à l'étranger. Or, malgré cette diversité et malgré la quête d'une spécificité suisse, c'est toujours par rapport aux belles-lettres françaises qu'on cherche prioritairement à se situer. Dans les années 1780, la célébration de réalités locales reste impensable hors du cadre de la versification française et d'un dialogue avec des modèles littéraires issus des grandes nations de l'Europe même si, comme Python, on troque le français contre une langue vernaculaire.

Paradoxalement, cette tension même constitue sans doute la véritable originalité d'une poésie en train d'éclore. Plutôt que les représentants d'une « province » littéraire, entièrement focalisée sur Paris ou sur une capitale culturelle unique, Python et ses compatriotes dessinent les contours d'une nouvelle littérature périphérique qui participe de la littérature française proprement dite, mais qui lui demeure irréductible par ses efforts tâtonnants de se distinguer en exploitant des ressources indigènes. Dans le spectre des ressources à disposition, l'auteur d'Arconciel est le premier à porter son choix sur une langue qu'il ne regarde pas seulement comme un moyen d'expression, mais comme l'objet principal de ses chants et la source même d'une beauté poétique. Il faudra attendre le XIX^e siècle et l'émergence du régional-

DE LA POÉSIE GRUÉRIENNE

lisme littéraire pour qu'une verve comparable se déploie, en Suisse romande, chez d'autres écrivains dialectaux.

TIMOTHÉE LÉCHOT

NOTES

- civilisation du livre*, 12, 2016 (sous presse) et *Id.*, «Entre les Lumières du sud-ouest germanophone et la *Naturphilosophie* berlinoise. La diffusion du somnambulisme entre 1780 et 1810», *xviii.ch*, 2016 (sous presse).
2. *Strasburgische gelehrte Nachrichten*, vol. IV, 1785, p.676.
 3. Eberhard GMELIN, «Geschichte einer magnetischen Schlafrednerin 1789», *Untersuchungen über den Thierischen Magnetismus und über die einfache Behandlungsart, ihn nach gewissen Regeln zu leiten und zu handhaben*, t. II, Heilbronn, Class, 1793, p.1-365; Gotthilf Heinrich SCHUBERT, *Ansichten von der Nachtseite der Naturwissenschaft*, Dresde, 1808, p.344-345.
 4. Gérard de NERVAL, *Les Filles du feu*, Paris, Giraud, 1854, p.103.

LE BREVET FRANÇAIS
DE LA POÉSIE GRUÉRIENNE

1. Les pages qui suivent s'appuient sur des analyses développées dans l'ouvrage suivant: Timothée LÉCHOT, «Ayons aussi une poésie nationale». *Affirmation d'une périphérie littéraire en Suisse, 1730-1830*, Genève, Droz, 2016.
2. Jean-Pierre PYTHON, *Bucolicos dè Virjile in dix éclôguès, traduitès in Vers hèroïcos & Dialecte Gruvèren, per on Poète Helvèto-Nuithonien, et dèdiâyès à tits lès Compatriotos, Amateurs dè la Poësie & Protecteurs deis Hienhès & deis Arts*, Fribourg, Béat-Louis Piller, 1788, p.21.
3. *Ibid.*, p.36.
4. *Ibid.*, p.38.
5. Philippe-Sirice BRIDEL, «Le lac Léman», *Poésies helvétiennes*, Lausanne, Jean Mourer, 1782, p.112.

6. Philippe GODET, *Histoire littéraire de la Suisse française*, Paris, Fischbacher, 1890, p.531.
7. Jean-Pierre PYTHON, *Les Bucoliques de Virgile* et Louis BORNET, *Les Chevriers*, trad. Jacques-Louis MORATEL, dans *Bibliothèque romane de la Suisse ou recueil de morceaux écrits en langue romane de la Suisse occidentale, accompagnés d'une traduction littérale, suivis de notes grammaticales et philologiques*, Lausanne, J. S. Blanchard aîné, 1855.
8. Manfred GSTEIGER, Andres KRISTOL, Christian SCHMID *et al.*, «Littérature en dialecte», dans Marco JORIO (dir.), *Dictionnaire historique de la Suisse*, t. VII, Hauterive, Attinger, 2008, p.750.
9. «[...] *oun idiômo apportá & plantá dins laur pays per lès maitrès de l'univers, oun idiômo què dèrouvè lès très quarts d'au latin, & le risto dau grec & de l'hébreux, consèquament deis très linvuès les ples sçaventès, lès ples retçès, les ples balles & lès ples polliès [...]*» (Jean-Pierre PYTHON, *op. cit.*, p.III-IV).
10. «[...] *ressuscitar on lingageo insevèli dins l'obscurité dupus diora doûs mille ans [...]*» (*Ibid.*, p.III).
11. Antoine de RIVAROL, *De l'universalité de la langue française. Discours qui a remporté le Prix a l'Académie de Berlin*, Berlin, et se trouve à Paris, Bailly / Dessenne, 1784, p.2. Un commentateur du XIX^e siècle perçoit dans l'œuvre de Python une autre forme de combat identitaire, celui des habitants fribourgeois de langue romane contre leur gouvernement «tudesque» et son administration germanophone. Voir Pierre SCIOBÉRET, «Revue bibliographique. Bibliothèque de la Suisse romane, tom. 1. – Les Bucolicos de Virgile, par Python, et les Tzevreis, par M. Bornet», *L'Émulation, nouvelle revue fribourgeoise*, 4, 1855, p.189-191. Sur les enjeux linguistiques et politiques des *Bucolicos*, voir aussi René MERLE, *Une naissance suspendue. L'écriture des «patois»*: Genève, Fribourg, Pays

NOTES

de Vaud, Savoie, de la pré-Révolution au Romantisme, Toulon, Société d'études historiques du texte dialectal, 1991.

12. «[...] *tottès les linvuès d'au mondo ll'ant deis principes generols & quemons intrè laurs* [...]» (Jean-Pierre PYTHON, *op. cit.*, p. IV).
13. *Ibid.*
14. *Ibid.*, p. 37.
15. Traduction de MORATEL, *op. cit.*, p. 32.
16. Python ne diversifie la longueur des vers et il ne varie la disposition des rimes que dans la cinquième églogue.
17. Jacques DELILLE (trad.), *Les Géorgiques de Virgile, traduction nouvelle en vers françois, enrichies de Notes & de Figures*, Paris, Claude Bleuet, 1770.
18. Jean-Pierre PYTHON, *op. cit.*, p. 3.
19. Guillaume DELPART, *Las Bucolicos de Birgilo, tournados en bers Agenez per Guillaumes Delprat. Dambe lou Lati à coustat, per fa beire la fidelitat de la Traduction*, Agen, Timotheo Gayau, 1696.
20. Claude PEYROT, *Les Quatre Saisons, ou les Géorgiques patoises, poème*, Villefranche-de-Rouergue, Vedeilhié / Figeac, Champollion / Rodez, M^{lle} Vedeilhié / Millau, D^{les} Rainaldis, 1781, p. [II].
21. Voir Margaret M. CAMERON, *L'Influence des Saisons de Thomson sur la poésie descriptive en France (1759-1810)* [1927], Genève, Slatkine Reprints, 1975.
22. «Les quatre Saisons, ou les Géorgiques patoises, Poème en quatre Chants, par M. Peyrot, Prieur de Pradinas, Bénéficiaire à Millau, Volume in-12. A Villefranche, chez Vedeilhié, Imprimeur du Roi», *Mercur de France*, 8 juin 1782, p. 72-79.

23. «Bucolicos dè Virjile, in dix Ecloguès, traduites in vers héroïcos & dialecte Gruveren per on Poète Helvétò-Nuithonien, & dèdiayès à tits les Compatriotos, Amateurs dè la Poësie & Protecteurs deis Hienhes & deis Arts. A Frubouarg in Suisse», *Journal de Lausanne*, 27 mars 1790, p.50; et «Belles-lettres. Fragment de la cinquieme Éclogue de Virgile, traduite en vers patois de Gruyere», *ibid.*, 8 mai 1790, p.76.
24. «Von der Volkssprache im Canton Freyburg», *Helvetischer Almanach für das Jahr 1810*, Zurich, Orell, Füssli und Compagnie, s.d., p. 123-126. On ignore la date de la mort de Python, mais cet article de 1810 nous le présente comme un auteur décédé.
25. Gabriel SEIGNEUX DE CORREVON, *Les Muses helvétiques, ou recueil de pièces fugitives de l'Helvétie, en vers et en prose*, Lausanne, Marc-Michel Martin, 1775; Philippe-Sirice BRIDEL, *op. cit.*
26. Voir l'avant-propos de Samuel-Élisée BRIDEL, *Les Délassemens poétiques*, Lausanne, François Lacombe, 1788, p.III-XIV. À l'égard des poètes mentionnés ici, nous nous permettons de renvoyer à notre étude citée plus haut.

UN JEUNE POÈTE GENEVOIS DANS
«LA MÉNAGERIE LITTÉRAIRE DE PARIS»

1. Lettre de Jacques-Imbert Galloix à John Petit-Senn, 23 janvier 1828, Bibliothèque de Genève (BGE), Ms. fr. 7262.
2. *Ibid.*
3. Victor HUGO, «Ymbert Gallois», dans *Littérature et philosophie mêlée*, repris dans *Œuvres complètes. Critique*, Paris, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1985, p.191-192. Hugo usera toujours du Y plutôt que du I pour écrire le prénom de Galloix, l'erreur